

JEAN-NICHOLAS VACHON

MINUIT
13

L'EMPRESS OF IRELAND

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

À la mémoire des 1 012 victimes du
nauffrage de l'*Empress of Ireland*.

1

Sainte-Luce-sur-Mer, 23 h 47

Il se fait tard, j'ai un mal de crâne lancinant et mes paupières sont lourdes. La chaussée rendue luisante par la pluie qui s'arrête à peine reflète la lumière des phares des quelques voitures qui viennent en sens inverse et cela m'aveugle. Le nouvel album aux sonorités légèrement country de John Mayer joue en boucle depuis mon départ et, malgré cela, je ne connais pas la moindre parole de ses chansons. Il n'y a pas à dire, je ne suis pas dans mon assiette. J'ai avalé des cachets prétendument sans somnolence pour amoindrir les symptômes de la grippe qui me frappe et, depuis, j'ai l'impression d'avoir été plongé dans un état second.

J'ai présumé de mes forces, quand j'ai cru que je pouvais faire la route de Percé jusqu'à Québec d'une seule traite. Je pensais pouvoir

conduire jusqu'aux petites heures du matin et regagner le confort de mon appartement de la rue Saint-Jean, mais je suis forcé de m'arrêter. Si je continue, ma voiture et moi pourrions bien finir cette nuit dans le décor et cette éventualité ne me séduit pas le moins du monde.

Un panneau de signalisation annonce le village de Sainte-Luce-sur-Mer. Je sais que je ne suis qu'à une quinzaine de minutes de Rimouski et qu'il me serait sans doute beaucoup plus facile d'y trouver un endroit pour dormir, mais je n'ai pas la force d'avaler les quelques kilomètres qui me séparent de la ville. Il faut que je pose ma tête sur un oreiller au plus vite. C'est en bataillant âprement contre le sommeil que je dirige la voiture vers le hameau endormi.

La route mène tout droit en bordure du fleuve Saint-Laurent, le long duquel s'alignent quelques gîtes du passant. Je gare mon véhicule devant l'unique adresse aux fenêtres de laquelle j'aperçois de la lumière. J'attrape mon précieux iPhone ainsi que mon bagage qui gît depuis quelques heures sur la banquette arrière et je fonce vers l'entrée. Sur une enseigne de bois accrochée à la façade, je peux lire le nom de l'établissement : *Auberge de Norvège*.

Lorsque je pousse la porte, c'est le tintement d'une clochette qui m'accueille. Le petit hall

d'entrée du gîte est lambrissé de pin blanchi et éclairé par un lustre surprenant qui rappelle les lampes qu'on suspend dans les hangars. Sur les murs sont accrochés quelques tableaux qui représentent tous des navires en pleine mer. Une odeur de lavande flotte dans l'air, une vieille chaise de bois se trouve à côté d'une patère peinte d'un turquoise très pâle et un tapis de paille tressée protège le plancher de bois. Il règne dans cette maison une telle quiétude que je m'étonne de ne pas tomber à la renverse pour sombrer immédiatement dans le sommeil.

— Je vous souhaite la bienvenue à l'*Auberge de Norvège*, jeune homme, m'apostrophe une femme plutôt âgée en pénétrant dans la pièce.

Elle parle parfaitement le français, mais je décèle à travers ses intonations un accent étranger que je suis incapable d'identifier. Sa voix est feutrée, très douce et presque hypnotique. Ses cheveux gris sont noués en une simple natte qui descend jusqu'au milieu de son dos. Son visage est illuminé d'yeux bleus pétillants et ses pommettes sont artificiellement rosies de fard à joues. Elle porte une robe noire toute simple, serrée à la taille par une large ceinture blanche. Si elle se déplace en silence, c'est que ses pieds sont chaussés de mocassins de cuir.

— Merci, dis-je en réprimant un bâillement.
Il vous reste une chambre libre?

— Elles le sont toutes les quatre! répond-elle en souriant.

— C'est combien?

— Avec le petit-déjeuner? Quarante-cinq dollars.

Je doute de casser la croûte en compagnie de mon hôtesse le matin venu, mais je suis très heureux de trouver un lit pour si peu.

— Quel bon vent vous amène? me demande-t-elle en m'invitant à la suivre d'un mouvement de la main.

— Je reviens de la Gaspésie. J'y étais pour écrire un article au sujet de la grève des pêcheurs de homards...

Ma propre voix me paraît étrangère. Je suis persuadé que mon interlocutrice a deviné que le sujet me laisse complètement froid.

— Un journaliste! Comme c'est intéressant! Vous travaillez pour quel journal?

— Le *Télégraphe de Québec*.

— C'est une jolie ville, Québec.

Je ne relève pas son commentaire et fouille dans mon sac pour trouver mon portefeuille. J'y pêche deux billets de vingt dollars et un de dix que je tends à la dame lorsqu'elle s'arrête au milieu d'un couloir aux murs gris. Elle les

empoche tout en me promettant de me rendre la monnaie le lendemain.

— Comme vous êtes mon seul client, je vous octroie ma plus belle chambre, dit-elle en ouvrant la porte devant moi. La salle de bain des invités se trouve juste devant. Vous m'avez l'air épuisé. Aussi, je crois que vous devriez tirer les rideaux. La vue est magnifique, mais c'est la pleine lune et la nuit est bien trop claire pour quelqu'un qui a besoin de sommeil.

La femme a raison, le panorama qui s'offre à moi est à couper le souffle. Le Saint-Laurent, majestueux, n'est qu'à quelques pas de la maison et il s'étire à l'infini sur l'horizon obscur. Ses eaux, noires comme l'encre, miroitent sous les rayons argentés de la lune. Ici, le fleuve est si large qu'on a l'impression d'être au bord de la mer.

— Je préfère profiter du spectacle, dis-je en me plantant devant les larges baies vitrées.

— C'est comme vous voulez, souffle-t-elle en posant sa main sur un chiffonnier blanc surmonté d'un miroir ovale. Mais sachez que c'est souvent au printemps, quand la lune est bien ronde, que la mer consent à nous livrer ses secrets. Je vous souhaite une bonne nuit, monsieur...

— Saint-Clair, dis-je mollement. Félix Saint-Clair.

La dame s'éclipse et, quand elle referme la porte, je reste planté là, obnubilé par la beauté de l'eau qui dort.

Deux heures seulement après m'être mis au lit, je me réveille en nage. Je repousse impatientement la couette duveteuse ainsi que le drap de coton trempé de sueur qui me colle au corps. Étourdi, la tête prête à fendre, mais la peau subitement couverte de chair de poule, je me redresse pour m'asseoir sur le bord du lit. Il y a longtemps que je ne me suis pas senti aussi mal.

Je me lève et tâtonne un peu pour retrouver mon sac que j'ai envoyé valser dans un coin de la pièce avant de me mettre au lit. Sans prendre la peine de lire la posologie, je décide qu'il est temps d'avalier de nouveaux comprimés antigrippaux, même si je sais qu'ils feront de moi un véritable zombie.

Mon regard erre dans tous les coins de cette chambre que je connais à peine et va finalement se perdre de l'autre côté de la fenêtre. Les nuages se sont complètement dissipés et la lune, insolente, trône toujours au beau milieu

de la voûte céleste. La nuit est maintenant si claire que sa noirceur s'est transformée en variations d'un bleu profond. Je m'avance jusqu'à la fenêtre pour contempler la voie maritime du Saint-Laurent, quand je constate qu'un silence sépulcral règne dans la maison. Il me semble qu'il y a quelques secondes j'entendais le vent frapper contre les carreaux, ainsi que le discret tic tac d'une horloge. Je me force à inspirer profondément pour écouter le chuintement que fait l'air en s'infiltrant dans mes poumons grippés, mais, encore là, le son qui me parvient de l'intérieur de mon corps me semble étrangement lointain. Aurais-je abusé des médicaments ?

Sur l'horizon, un point lumineux attire mon attention. Je plisse les yeux pour mieux voir de quoi il s'agit et je devine les contours d'un navire qui s'approche sur le fleuve tranquille. La lumière qui scintille à son bastingage est verte et elle clignote irrégulièrement, comme si elle émanait d'une flamme exposée à la caresse du vent. Curieusement, aucune autre lumière n'éclaire le navire qui approche ; pas même une lueur ne filtre par ses hublots.

Dans l'état où je me trouve et à une telle heure de la nuit, je devrais tirer les rideaux et me presser de retrouver le confort de mon lit, mais je préfère rester à mon poste d'observation

pour assister au passage du navire. Sous une telle lune, la scène a quelque chose d'irréel.

À mesure qu'il progresse vers l'ouest, le navire s'approche du rivage et ses contours gagnent en netteté. Sa longue coque noire se confond avec les eaux sombres du fleuve, mais la pâleur de son château avant, quoique modeste, se découpe clairement contre le ciel nocturne. Au sommet du château se trouve une grande cheminée noire marquée de la lettre K qui crachote un peu de fumée grise. À l'avant et à l'arrière, de grands mâts se dressent comme des sentinelles prêtes à percer les nuages pour mieux voir au loin. Plus je le regarde, plus je me dis que ce bateau est tout droit sorti du siècle précédent. Cette constatation me convainc d'abandonner mon poste d'observation pour aller chercher mon iPhone et immortaliser le moment.

Grâce à la lentille de l'appareil, je réussis à faire un zoom sur le navire insolite. Parce qu'il fait nuit et qu'il n'y a pas la moindre lumière à bord, je ne vois pas grand-chose, sinon la lampe verte suspendue à son flanc. Je renonce à prendre des photos et choisis de filmer le bateau qui continue de s'approcher du rivage.

À l'œil nu, je ne vois rien de plus que la silhouette du bâtiment, mais, à mesure que les secondes s'égrènent, grâce au zoom, l'image

qui apparaît sur l'écran de mon téléphone intelligent se précise. Je bats des paupières à plusieurs reprises en apercevant des dizaines de personnes qui se tiennent sur le pont. Les silhouettes sont floues, mais l'image est suffisamment claire pour qu'il me soit impossible de douter de ce que je vois. Emmaillotés dans des couvertures, les passagers restent immobiles, comme s'ils avaient été pétrifiés sur place. Ils sont là, dehors, en pleine nuit, comme autant d'âmes mortes qui ne savent pas où trouver refuge.

La lentille de mon téléphone balaie le bateau sur toute sa longueur et c'est quand elle s'arrête sur sa proue que je constate à quel point celle-ci est abîmée. À en juger par l'acier tordu et cabossé, il est manifeste que ce navire est entré en collision avec quelque chose.

Je suis absorbé par le spectacle qui s'offre à moi quand un bruit aussi perçant que désagréable me fait sursauter. Mon téléphone me glisse entre les doigts, mais cela m'est égal. Je fais vivement volte-face pour voir de quoi il s'agit. Je comprends bientôt que le réveil-matin s'est mis en marche tout seul. Les grincements épouvantables qui s'en échappent indiquent qu'aucune chaîne de radio n'avait été syntonisée par son utilisateur précédent. Malgré mon état grippal, je me rue sur

l'appareil pour l'éteindre, mais j'ai beau enfoncer tous ses boutons, il continue à émettre ses grésillements indistincts accompagnés de pointes sonores stridentes. En désespoir de cause, j'attrape le fil électrique et tire un bon coup pour déloger la fiche du mur. Privé de courant, le réveille-matin se tait enfin.

Je tends l'oreille, car je crains que mon hôtesse n'ait été réveillée par le bruit. Bizarrement, un silence total et pesant règne à nouveau sur toute la maison. Je suis soulagé qu'elle n'ait rien entendu, mais cela m'étonne. Le réveille-matin a fait un boucan infernal.

Je retourne à ma fenêtre en traînant les pieds. Je suis si courbaturé que je peine à me pencher pour rattraper mon téléphone qui gît au sol. Quand mon regard se porte à nouveau sur l'horizon, je n'arrive pas à croire que le navire qui était là quelques secondes plus tôt ait déjà disparu.

Craignant d'avoir été victime d'une hallucination, je lance la vidéo que je viens tout juste de capter. Sur l'écran de mon téléphone, les images défilent, mais, tout ce que je vois, c'est la grève, le fleuve et le ciel d'encre qui se confondent sous les rayons argentés de la lune. Pas le moindre navire ne sillonne le Saint-Laurent. Incapable de croire que je viens de vivre un rêve éveillé, je colle mon visage contre

la fenêtre et fouille du regard les confins de la nuit pour repérer le bateau. Je dois me rendre à l'évidence : il n'est nulle part.

«C'est souvent au printemps, quand la lune est bien ronde, que la mer consent à nous livrer ses secrets », disait la femme.

Tout à coup, j'ai affreusement sommeil. Je dépose mon iPhone sur le bord de la fenêtre et tire les rideaux d'un geste impatient. Dans la noirceur complète, je me remets au lit en me répétant que ces cachets sont décidément beaucoup trop forts pour moi.